

de la civilisation antique, devait servir de mère à nos langues vulgaires, qui sont venues à son école, dépouiller leur barbarie, perfectionner leur génie, puiser des formes élégantes et polies, prendre du nerf et de la virilité; mais le latin n'en est pas moins resté au rang des langues mortes; à ses filles, au contraire, appartiennent les arts, la littérature, la poésie, les transactions, en un mot l'activité de l'esprit humain.

Les humanistes du XV^e siècle, dans leur enthousiasme pour la belle langue d'Auguste, ne se doutaient pas de son inévitable déchéance. Ils voyaient sur le front de Virgile, de Cicéron, d'Horace et de Tite-Live le sceau de l'immortalité, et ils s'imaginaient que l'idiome de ces grands écrivains devait être comme eux éternel, qu'il serait toujours la langue des dieux, tandis que les idiomes de fraîche date ne seraient jamais que la langue du vulgaire. Naïve était leur erreur ! Quel est le littérateur, depuis longtemps, qui fasse de la prose latine ou des vers latins ? On lit et on lira jusqu'à la fin du monde les écrivains de la vieille Rome, mais qui lit aujourd'hui les princes de la langue latine au XV^e siècle, le Pogge, Léonard Bruni d'Arezzo, Gasparin Barziza, François Filelfe, Paul Cortese, Politien, Sadolet, Erasme lui-même ? *Ænéas Sylvius* partage le sort de ces illustres oubliés. N'en doutons pas, si les commentaires ne sont guère connus que des érudits, ils le doivent à la langue dans laquelle ils ont été écrits.

C'est grand dommage pour les lecteurs sérieux qui se voient privés par là d'un des récits les plus sensés et les plus instructifs qui aient été faits. Comme *Ænéas Sylvius* avait étudié les causes des événements, qu'il avait longuement observé et pratiqué les hommes qui y jouent un rôle, tout ce qu'il en dit a un caractère particulier d'autorité. On y trouverait un autre mérite celui de garder une impartialité inaltérable tout en restant moraliste sévère.

En général, les historiens honnêtes, qui ont vu de près la